

L'EUROPE FACE AUX NOUVELLES LOGIQUES D'EMPIRE



L'Europe a vécu en première ligne un vingtième siècle qui fut d'abord celui de la fin tumultueuse des Empires – coloniaux, soviétique, austro-hongrois, ottoman, *Reich* allemand etc.. - et elle se défie aujourd'hui, trop sans doute, des rapports de force, au risque de se transformer en cette Europe « déplorante » qui ne peut, à longueur de communiqués, que constater et regretter les écarts de ceux qui ne respectent pas le *jus gentium* ou les règles communes aux nations civilisées.

À partir de 1989, la chute du mur de Berlin avait vu fleurir nombre de concepts qualifiant ce que l'on croyait à l'époque percevoir comme définissant la nouvelle architecture du monde : multipolaire, apolaire, fin de l'histoire, choc des civilisations entre l'Occident et le monde arabo-musulman. Aujourd'hui, Washington rejoue, avec Trump 47^e président, une variante de la guerre froide avec la Chine - course aux armements, frictions militaires, guerre économique et *containment* inclus. Prévaut de ce fait l'impression, en cette année 2025, que derrière le paravent d'une pandémie qui avait monopolisé les attentions, s'est épanoui de façon sournoise et décomplexée un cynisme - que l'on se hasarde à qualifier de régressif - propre à justifier les entreprises les plus périlleuses.

Un contexte international « régressif »

Il est des correspondances, notamment celles qui associent évolutions politiques nationales et internationales, qu'on hésite – en dehors des schémas classiques de l'impact des démagogies électorales sur les politiques étrangères - à évoquer. Il arrive pourtant que certaines coïncidences s'im-

posent. La revue *Le Débat*, née en 1980, a disparu en 2020 et, dans sa dernière livraison, Pierre Nora nous a livré une série d'explications pertinentes de cet effacement discret d'un outil de décryptage de la « complexité généralisée » du monde. L'année 1979 fut, comme on le pressentit à l'époque et comme on le souligne aujourd'hui, pour des raisons trop connues – révolution iranienne, deuxième choc pétrolier, prééminence de l'école de Chicago et financiarisation de l'économie, arrivée au pouvoir de Margaret Thatcher suivie, dans la même ligne, de l'élection en 1980 de Ronald Reagan proche de Milton Friedmann etc.. - une année charnière. Avec le Covid, ce cycle de quarante années, prolifique en transformations déterminantes s'est certes achevé ; mais la logique qu'il a initiée continue de se déployer avec des effets insoupçonnables à ses débuts. Celui que l'on a découvert ensuite s'est vite dessiné comme celui des complexités croisées. Les frontières culturelles et comportementales s'estompant sous l'effet globalisant de la révolution numérique, l'interne et l'international s'entremêlent et s'exacerbent mutuellement. Une forme d'ensauvagement a débordé des zones intérieures de non-droit pour gagner les rapports entre États. Longtemps, le comportement de « rogue State », notion inventée par Washington dans les années 80, était pour l'essentiel celui d'États du Sud, à faible tradition démocratique, déstructurés par un environnement chaotique, économiquement faillis, en rupture de consensus avec l'ordre international. Désormais peu de pays, grandes puissances comprises, peuvent prétendre être à l'abri de telles dérives et l'unilatéralisme affirmé, dédaignant toute contrainte éthique



ou juridique, appuyé si nécessaire sur des biais idéologiques, historiques, ou des vérités alternatives véhiculées par les réseaux sociaux, est devenu la norme. Exagération ou crainte d'une dérive vers l'inacceptable, l'ancien néo-conservateur Robert Kagan n'avait pas hésité à qualifier les États-Unis du premier mandat Trump de « rogue super power ».

Trump 47^e Président : le code a changé

Mais le trumpisme n'est pas le néo-conservatisme. De même a-t-il déjà intégré et dépassé les anciennes revendications du *Tea Party* de Sarah Palin - refus de l'impôt, de l'assistanat, de la suradministration fédérale etc. - et ne se définit-il que partiellement par l'ultralibéralisme des quarante années écoulées. Les ingénieurs du chaos, décrits par Giuliano da Empoli, peuvent être aussi des entrepreneurs politiques. En marge des masses indifférenciées, la réussite individuelle d'êtres présumés supérieurs est censée leur conférer une légitimité irréfragable pour diriger le monde. On assiste au triomphe de l'« égoïsme rationnel » cher à l'essayiste Ayn Rand (1905-1982) quasi inconnue en France mais dont les livres (*La Vertu d'égoïsme*, *La Grève*, *La Source vive*, *Nous les vivants*) lus par les élites américaines – Ronald Reagan, Alan Greenspan en tête - se sont vendus par millions dans le monde anglo-saxon. Prééminence de la culture protestante sur le catholicisme : la richesse, preuve de votre élection par le divin, est un don de Dieu ; seule la pauvreté est un scandale. L'alliance libertarienne de la High tech et des ultra-riches - pour qui les frontières étatiques sont des obstacles d'un autre âge - déplace le centre de gravité du « cercle de la raison ». Trump, version 2025, peut ainsi former une équipe gouvernementale avec des multimilliardaires plus puissants - tant par leur surface financière que par leurs capacités à transformer le monde - que beaucoup d'États. Fait novateur, le potentiel « révolutionnaire », au sens étymologique du terme, est aujourd'hui entre les mains de la puissance dominante, insatisfaite des retours sur investissements de l'ordre qu'elle avait institué en 1945,



plus qu'entre celles d'États contestataires en révolte sociétale contre l'ordre post-colonial. Apparaît depuis quelques années un paysage international perturbé, moins lisible, plus éloigné que jamais d'une vision européenne apaisée – et sans doute naïve – qui semblait avoir gagné du terrain depuis la chute du soviétisme. Mais ces explications n'épuisent pas le sujet ; un invité qu'on n'attendait plus s'est introduit dans le scénario.

Le retour des Empires

Être sous l'empire de ... peut recouvrir des modalités diverses mais signifie toujours la même chose. Un groupe, un dirigeant ou un mécanisme impose si ce n'est sa loi du moins sa *weltanschauung*. En 1976, le cinéaste japonais Oshima avait représenté *L'empire des sens* ; plus géostratégique, Ronald Reagan avait dénoncé l'URSS comme étant l'Empire du mal. Dans les années 70, à une époque où Washington cherchait à se démarquer du passé colonial des vieilles puissances européennes, le journaliste Claude Julien avait publié *L'Empire américain*, rejoignant, au moins sémantiquement, Raymond Aron qui avait qualifié le pays du Pygargue à tête blanche de République impériale. L'essayiste Gérard Chaliand a écrit autrefois un livre passionnant sur les Empires nomades ayant affronté, du V^e siècle avant J.-C. au XVI^e siècle de notre ère, les puissances sédentaires des mondes antiques et médiévaux. Autant de façons de suggérer que la logique d'Empire peut s'affranchir et se prolonger largement au-delà d'un support territorial définitivement identifié.

Actualisée, l'abstraction s'applique évidemment à la galaxie numérique tant Le Net encadre et rythme aujourd'hui nos vies. A minima, les « magnificent seven »

(*Tesla, Apple, Amazon, Alphabet, Microsoft, Meta et Nvidia*) dont certains dirigeants sont de fervents soutiens voire des collaborateurs politiques du président états-unien, sont, mieux que le Canada, le Groenland ou Panama, le cinquante et unième État de l'Union. Plus certainement, ils constituent, bien que se situant dans le monde virtuel et sans doute pour cette raison, le véritable empire amé-

ricain. En attendant un débarquement sur Mars... Exceptionnalisme, destinée manifeste et nouvelle frontière sont immarcescibles. Ils constituent le socle théologique de l'aventure étatsunienne. Tout Empire a besoin d'un imaginaire fantasmé, d'essence religieuse ou pas. Les européens n'ont plus de projet et se mirent dans leur passé ; les États-Unis réinventent perpétuellement leur avenir. L'Amérique imagine, risque, crée ; l'Union européenne admoneste, sermonne, interdit, édicte des normes que d'autres n'ont nulle intention de respecter.

Demeure que la notion d'Empire trouve au cours de l'Histoire son sens dans la géopolitique la plus traditionnelle, ce qui n'empêche pas une grande diversité dans ses concrétisations. L'Afrique connut l'Empire du Songhai, celui du Mali, et abrita l'empire Ashanti qui sous des formes diverses perdura jusqu'au début du vingtième siècle. L'Amérique du Sud avait vu naître, pour s'en tenir aux plus célèbres, ceux des Aztèques et des Incas. L'Eurasie en vit tant – en plus de l'Empire du Milieu – qu'il serait vain de vouloir être exhaustif. Entre les Hittites, les Moghols, les Perses, les pharaons égyptiens et d'autres s'instilla la fulgurante chevauchée d'Alexandre vers la Bactriane et l'Indus - une décennie – chef d'œuvre d'une géopolitique de l'éphémère. Mariages locaux, colonies et chamailleries des Diadoques donnèrent naissance à un monde hellénistique brillant et dispersé. Mais le mythe fut plus fort que tout. Suivirent Rome, Byzance, Aix la Chapelle, Moscou ; puis Vienne, Lisbonne, Londres, Paris, Berlin et d'autres. À y bien regarder aujourd'hui, presque toutes les capitales de l'Union Européenne se virent ou se dirent à un moment à la tête d'un Empire.



L'Europe ne comprend pas La puissance du déni n'est que plus impressionnante. La prégnance de l'héritage de la Révolution française et d'un dix-neuvième siècle obsédé par le principe des nationalités, la culpabilisation et les repentances diverses au sortir des décolonisations ont fait que nous avons perdu, voire refoulé, la capacité de concevoir la survie de ces logiques dans nos imaginaires poli-

tiques. Tout impérialisme n'est pas un colonialisme mais l'inverse s'avère difficile à contester. L'État-Nation, généralement lié à l'état de droit interne est une construction juridique qui peut donner prise à des critiques à l'international. Un Empire ne s'embarrasse pas de ces nuances. Il peut être aussi coercitif à l'intérieur que brutal à l'extérieur. Comment pourrait-il en être autrement ? Poutine a théorisé le fait à de multiples reprises : « (...) *la Russie n'a pas de frontières* ». Et d'ailleurs, ajoute-t-il, « (...) *elle ne pourra survivre que si elle redevient un Empire* ». Vision très « mackinderienne », Moscou n'a que des glacis protecteurs, donc des vassaux, plus ou moins consentants mais on se passe de leur avis. Naissent ainsi des zones de confins que l'État-Nation peine à comprendre. Dans leur cynisme, les concepteurs du rideau de fer avaient fait preuve de réalisme. Du nord au sud, la Finlande et son célèbre statut, la neutralité autrichienne de 1955 et la Yougoslavie titiste ménageaient des transitions. Dès le 8 décembre 1991, avec la signature des accords de Belovej, les esprits avertis ont compris que des difficultés surgiraient avec l'Ukraine, pays à double ascendance civilisationnelle. L'Ouest – Galicie, Ruthénie subcarpathique qui n'ont jamais été russes – est imprégné depuis le XVI^e siècle de la Renaissance occidentale, via la Pologne et l'Empire austro-hongrois ; l'Est est resté ancré dans une conception orientale autocratique du pouvoir. Il y a mal donne mais avoir raison trop tôt c'est avoir tort. Le principe vital d'un Empire est qu'à l'instar d'une galaxie, il ne se connaît pas de limites ; du moins jusqu'à son implosion, fin probable qui guette toute construction gazeuse.

Dans son dernier livre : *L'Occident ennemi mondial n°1*, Jean François Colosimo traite longuement de la renaissance actuelle des Empires. Il en identifie cinq que sont La Turquie d'Erdogan, la Chine de Xi Jinping, l'Iran d'Ali Khamenei, l'Inde de Narendra Modi et la Russie de Poutine. Faire le catalogue de leurs comportements problématiques, trop connus, outrepasserait le format. Ils ont en commun d'être des puissances telluriques nourrissant sous des formes diverses des revendications territoriales, d'asseoir la restauration de leur grandeur sur des imaginaires historico-religieux et d'être animés à l'encontre de l'Occident d'un ressentiment agressif, justifiant selon eux leurs errements actuels. Quels pourraient être sur eux les effets de cette radicalité trumpienne ? Ce qui fonctionne avec la Colombie, l'Iran demain peut-être, sera plus difficile à mettre en œuvre avec la Russie ou la Chine. Annoncer urbi et orbi une volonté de prédation sur le Canada, Panama et le Groenland ne peut que légitimer par

avance les visées de Pékin sur Taïwan et de Moscou sur l'Ukraine. La brutalité triomphe et l'Europe, à force d'erreurs stratégiques et de démissions, n'y est d'aucune façon préparée. Entre les appétits territoriaux des uns et l'hégémonie technico-financière de l'autre, il ne suffit pas de se prévaloir du monopole de l'humanisme, de cette « metanoïa », capacité de penser contre soi-même héritée de la Grèce antique. S'imaginer en Empire bienveillant, oxymore s'il en est, ne donne que peu de prise sur le réel. Au début du XX^e siècle, Theodore Roosevelt parlait au monde avec douceur mais il tenait un gourdin derrière son dos.

Alain MEININGER
Administrateur de l'AASSDN

L'Italie, Musk et l'échec de l'Europe : un nouveau triomphe pour l'hégémonie américaine

Les négociations annoncées, à hauteur de 1,5 milliard d'euros, entre le gouvernement italien et SpaceX pour des services de communication satellitaire, bien qu'encore non officialisées, mettent en lumière une question stratégique cruciale : l'échec de l'Europe à bâtir une réelle autonomie technologique et défensive. Une fois de plus, la faiblesse des projets européens ouvre la voie à l'hégémonie américaine, incarnée ici par l'influence d'Elon Musk et de sa société SpaceX, qui renforce sa présence dans des secteurs stratégiques de la sécurité globale.

Le vide européen et la victoire de Starlink
La présidente du Conseil italien, Giorgia Meloni, a tenté de minimiser la portée de cette nouvelle, parlant d'une « enquête en cours » et soulignant qu'il n'existe actuellement aucune alternative publique capable de rivaliser avec la technologie offerte par Starlink. Cependant, cette reconnaissance souligne une vérité amère : le projet européen de communications satellitaires sécurisées, IRIS, ainsi que l'initiative parallèle GovSatCom, peinent à rattraper une concurrence déjà gagnée par les Américains. Divisée dans ses intérêts et ralentie dans son développement, l'Union européenne a laissé un vide que les États-Unis ont rapidement comblé.

Giuseppe GAGLIANO
NOTE D'ACTUALITÉ N°171 / janvier 2025